

## ALORS LA CHINE ?

5 avril 2008

Tandis que la flamme olympique poursuit son parcours chaotique vers Pékin sous la protection d'une garde prétorienne (de curieux schtroumpfs bleus et blancs encasquettés – d'un aspect peu engageant, à vrai dire – abritant leur regard derrière des lunettes noires), je retrouve au hasard d'une recherche un texte de Roland Barthes qui fit quelque bruit en son temps : Alors la Chine ? Cette plaquette de 14 pages tirée à petit nombre sur grand papier par Christian Bourgois en 1975 reprend un article que Barthes publia dans Le Monde un an auparavant. Je ne l'avais pas relu depuis des années et l'étonnement renaît : de ce pays qu'il visite, l'auteur de S/Z ne dit rien, ou presque, et il l'avoue dès la première page.

Quelques mots s'alignent : délicatesse, fadeur, paisible, pas colorié, prosaïque. C'est à peine s'il s'arrête sur la calligraphie (il fallait s'y attendre), s'il cède à quelques lieux communs (« la cuisine qui, on le sait, est la plus complexe du monde »). Le choc interculturel que l'on pouvait prévoir peine à transparaître derrière deux phrases concernant le thé. Barthes le trouve fade (il s'agit naturellement de thé vert), mais comprend qu'il « n'existe que pour ponctuer d'un rituel ténu et doux les réunions, les discussions, les voyages ». Ce sens du rituel, héritage confucéen qu'aucune révolution ne pourra jamais éteindre, échappe généralement aux visiteurs qui n'ont pas étudié la culture chinoise, mais pas à Barthes dont le sixième sens reste en éveil. De même note-t-il que ce rituel du thé « rend excessif le copinage, l'effusion, tout le théâtre de la relation sociale. » Dans une certaine mesure, il a raison – en ce qui concerne l'effusion, incompatible avec la notion de « face » qui régit le comportement des Chinois ; ce qui semble lui échapper (et c'est paradoxal, puisqu'il le définit comme un rituel), c'est que le thé fait partie intégrante de ce « théâtre de la relation sociale ». Dans notre jargon interculturel, ces deux notions illustrent en fait ce que nous appelons une « culture collective » (sans aucun lien avec le communisme) et « introvertie ».

Si le texte souleva une polémique dès sa publication, c'est à cause de son étonnante neutralité. Le monde intellectuel de l'époque imposait une prise de position idéologique (en faveur de la dictature du prolétariat ou des droits de l'homme). Barthes se soustrait à cette vision binaire du monde, il ne respecte pas le diktat des propos convenus (autre visage de la censure), sa démarche originale dérange. Dans la plaquette, il s'en explique :

*« Par les quelques réactions (négatives) qu'il a suscitées, ce texte circonstanciel pose à mes yeux une question de principe : non pas : qu'est-il permis, mais qu'est-il possible de dire ou de ne pas dire ? [...] Parce qu'il résulte d'une combinatoire de phrases, le discours est en principe tout à fait libre : il n'y a pas de structure obligée du discours, sinon rhétorique. Et pourtant, par l'effet d'une contrainte mentale – de civilisation, d'idéologie – notre discours a, lui aussi, ses rubriques obligatoires. Nous ne pouvons parler, et surtout écrire, sans être assujettis à l'un de ces modes : ou affirmer, ou nier, ou douter, ou interroger. Le sujet humain ne peut-il cependant avoir un autre désir : celui de suspendre son énonciation, sans pour autant l'abolir ? [...] Cette*

*hallucination négative n'est pas gratuite : elle veut répondre à la façon dont beaucoup d'Occidentaux hallucinent de leur côté la Chine populaire : selon un mode dogmatique, violemment affirmatif/négatif ou faussement libéral.»*

Ce texte reste d'actualité. Mais avec le recul dont nous bénéficions, nous pouvons nous interroger : cette neutralité n'était-elle pas la seule réponse valable pour Roland Barthes ? Les maoïstes de l'époque sont pour la plupart revenus de leurs illusions, l'Histoire a démontré, chiffres à l'appui, que les années Mao, en Chine, avaient produit bien plus de cadavres que le régime nazi. Pour autant, bon nombre d'entre eux conservent une certaine sympathie nostalgique pour leur engagement, même si celle-ci prend parfois des allures d'histoires de chasse ou de souvenirs d'anciens combattants. Il y a quelque mois, sur une chaîne de télévision et dans une émission consacrée à la décoration intérieure, un grand commis de l'Etat qui fut proche de François Mitterrand avait ouvert les portes de sa maison. Aux murs de son bureau, était accroché un cadre renfermant 6 ou 9 (je ne m'en souviens plus) exemplaires du Petit livre rouge, un souvenir de jeunesse. Il en parlait avec une certaine tendresse, et je me suis demandé quelle aurait été la réaction des téléspectateurs s'il s'était agit, en lieu et place, d'exemplaires de Mein Kampf. Romain Gary, l'un des écrivains que je relis toujours avec délectation, n'avait-il pas, dans son essai Pour Sganarelle, qualifié le Petit livre rouge de « Mein Kampf de Mao » ?

-----

## BARTHES ET LA CHINE, PAR SIMON LEYS

Aujourd'hui paraissent deux textes inédits de Roland Barthes, qui réunissent deux ensembles, jusqu'alors conservés à l'Imec, de ses célèbres fiches, à la fois notes de travail, laboratoire d'idées et journal personnel. L'un est consacré au deuil de sa mère, l'autre à son voyage en Chine en 1974. De ce dernier carnet, l'éminent sinologue Simon Leys a donné à "La Croix" sa lecture personnelle

En avril-mai 1974, Roland Barthes a effectué un voyage en Chine avec un petit groupe de ses amis de Tel Quel. Cette visite avait coïncidé avec une purge colossale et sanglante, déclenchée à l'échelle du pays entier par le régime maoïste – la sinistrement fameuse «campagne de dénonciation de Lin Biao et Confucius» (pi Lin pi Kong).

À son retour, Barthes publia dans Le Monde un article qui donnait une vision curieusement joviale de cette violence totalitaire : «Son nom même, en chinois Pilin-Pikong, tinte comme un grelot joyeux, et la campagne se divise en jeux inventés : une caricature, un poème, un sketch d'enfants au cours duquel, tout à coup, une petite fille fardée pourfend entre deux ballets le fantôme de Lin Biao : le Texte politique (mais lui seul) engendre ces mêmes happenings.»

À l'époque cette lecture me remit aussitôt en mémoire un passage de Lu Xun – le plus génial pamphlétaire chinois du XXe siècle : «*Notre civilisation chinoise tant vantée n'est qu'un festin de chair humaine apprêté pour les riches et les puissants, et ce qu'on appelle la Chine n'est que la cuisine où se concocte ce ragoût. Ceux qui nous louent ne sont excusables que dans la mesure où ils ne savent pas de quoi ils parlent,*

*ainsi ces étrangers que leur haute position et leur existence douillette ont rendus complètement aveugles et obtus.»*

Deux ans plus tard, l'article de Barthes fut réédité en plaquette de luxe à l'usage des bibliophiles – augmenté d'une Postface, qui m'inspira la note suivante : «(...) M. Barthes nous y explique en quoi résidait la contribution originale de son témoignage (que de grossiers fanatiques avaient si mal compris à l'époque) : il s'agissait, nous dit-il, d'explorer un nouveau mode de commentaire, “le commentaire sur le ton no comment” qui soit une façon de “suspendre son énonciation sans pour autant l'abolir”. M. Barthes, qui avait déjà de nombreux titres à la considération des lettrés, vient peut-être de s'en acquérir un qui lui vaudra l'immortalité, en se faisant l'inventeur de cette catégorie inouïe : le “discours ni assertif, ni négateur, ni neutre”, “l'envie de silence en forme de discours spécial”.

Par cette découverte dont toute la portée ne se révèle pas d'emblée, il vient en fait – vous en rendez-vous compte ? – d'investir d'une dignité entièrement neuve, la vieille activité, si injustement décriée, du parler-pour-ne-rien-dire. Au nom des légions de vieilles dames qui, tous les jours de cinq à six, papotent dans les salons de thé, on veut lui dire un vibrant merci. Enfin, ce dont beaucoup sans doute devront lui être le plus reconnaissants, dans cette même postface, M. Barthes définit avec audace ce que devrait être la vraie place de l'intellectuel dans le monde contemporain, sa vraie fonction, son honneur et sa dignité : il s'agit, paraît-il, de maintenir bravement, envers et contre “la sempiternelle parade du Phallus” de gens engagés et autres vilains tenants du “sens brutal”, ce suintement exquis d'un tout petit robinet d'eau tiède.»

Voici maintenant que ce même éditeur nous livre le texte des carnets dans lesquels Barthes avait consigné au jour le jour les divers événements et expériences de ce fameux voyage (1). Cette lecture pourrait-elle nous amener à réviser notre opinion ?

Dans ces carnets, Barthes note à la queue-leu-leu, très scrupuleusement, tous les interminables laïus de propagande qu'on lui sert lors de ses visites de communes agricoles, d'usines, d'écoles, de jardins zoologiques, d'hôpitaux, etc. : «Légumes : année dernière, 230 millions livres + pommes, poires, raisin, riz, maïs, blé; 22 000 porcs + canards. (...) Travaux d'irrigation. 550 pompes électriques; mécanisation : tracteurs + 140 monoculteurs. (...) Transports : 110 camions, 770 attelages; 11 000 familles = 47 000 personnes (...) = 21 brigades de production, 146 équipes de production»... Ces précieuses informations remplissent 200 pages.

Elles sont entrecoupées de brèves notations personnelles, très elliptiques : «Déjeuner : tiens, des frites ! – Oublié de me laver les oreilles – Pissotières – Ce qui me manque : pas de café, pas de salade, pas de flirt – Migraines – Nausées.» La fatigue, la grisaille, l'ennui de plus en plus accablant ne sont traversés que par de trop rares rayons de soleil – ainsi une tendre et longue pression de main que lui accorde un «joli ouvrier».

Le spectacle de cet immense pays terrorisé et crétinisé par la rhinocérite maoïste a-t-il entièrement anesthésié sa capacité d'indignation ? Non, mais il réserve celle-ci à la dénonciation de la détestable cuisine qu'Air France lui sert dans l'avion du retour : «Le déjeuner Air France est si infect (petits pains comme des

poires, poulet avachi en sauce graillon, salade colorée, chou à la fécula chocolatée – et plus de champagne !) que je suis sur le point d'écrire une lettre de réclamation.» (C'est moi qui souligne.)

Mais ne soyons pas injustes : chacun de nous note des monceaux de sornettes à son usage privé; on ne peut nous juger que sur celles dont nous faisons un usage public. Quoi que l'on puisse penser de Roland Barthes, nul ne saurait nier qu'il avait de l'esprit et qu'il avait du goût. Et aussi s'est-il soigneusement abstenu de publier ces carnets.

Maintenant, qui diable a pu avoir l'idée de cette consternante exhumation ? Si cette étrange initiative émane de ses amis, ceci rappelle alors la mise en garde de Vigny : «Un ami n'est pas plus méchant qu'un autre homme.»

Dans le dernier numéro du Magazine littéraire, Philippe Sollers estime que ces carnets reflètent la vertu que célébrait George Orwell, «la décence ordinaire». Il me semble au contraire que, dans ce qu'il y tait, Barthes manifeste une indécence extraordinaire. De toute manière ce rapprochement me paraît incongru (la «décence ordinaire» selon Orwell est basée sur la simplicité, l'honnêteté et le courage; Barthes avait certainement des qualités, mais pas celles-là). Devant les écrits «chinois» de Barthes (et de ses amis de Tel Quel), une seule citation d'Orwell saute spontanément à l'esprit : «*Vous devez faire partie de l'intelligentsia pour écrire des choses pareilles; nul homme ordinaire ne saurait être aussi stupide.*»

Simon LEYS